

Incendies

Pétard mouillé

Incendies — Canada [Québec] 2009, 127 minutes

Mathieu Séguin-Tétreault

Numéro 268, septembre–octobre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Séguin-Tétreault, M. (2010). Compte rendu de [Incendies : pétard mouillé / *Incendies* — Canada [Québec] 2009, 127 minutes]. *Séquences*, (268), 47–47.

Incendies

Pétard mouillé

Consacré à brûle-pourpoint l'enfant prodige du cinéma québécois avec **Un 32 août sur terre** et **Maelström**, Denis Villeneuve s'est camouflé pendant dix ans derrière la publicité avant de marquer son retour avec les pernecieux **Next Floor** et **Polytechnique**. **Incendies**, son cinquième long-métrage, en plus de prolonger le manque de profondeur éthique de son cinéma deuxième période, tombe rapidement à l'eau.

MATHIEU SÉGUIN-TÉTREULT

Adaptation de la pièce éponyme de Wajdi Mouawad, **Incendies** retrace le parcours de deux jumeaux chargés par leur mère défunte de transmettre deux lettres : l'une à leur frère dont ils ignoraient jusqu'alors l'existence, l'autre à leur père qu'ils croyaient mort. Inutile de poursuivre plus longtemps sur ce que le texte original articulait déjà : quête des origines, de la filiation et de la patrie, horreurs de la guerre (jamais nommée), rupture du silence et révélation de la vérité, espoir de reconstruire par-dessus les ruines, thématiques chères au dramaturge québécois d'origine libanaise.

À l'instar de **Being at Home with Claude**, **Cheech**, **Les Grandes Chaleurs**, et **Littoral** du même Mouawad (seul Robert Lepage semble bien s'en tirer), peu de surprises à voir un résultat filmique largement inférieur à la production théâtrale (mais l'inverse est aussi vrai : on se rappelle *Sonate d'automne* au Prospero, encore plus austèrement bergmanien que Bergman lui-même). Et ce, parce que le caractère immensément tragique de ce récit (et particulièrement de son dénouement, évoquant celui de **Chinatown**) frôle par moments le risible à l'écran, la scène théâtrale étant quant à elle depuis toujours familière à la catharsis et à son lot de figures tragiques (Médée, Œdipe, Andromaque, etc.). Car, et il faut bien le dire, c'était là tout un défi que d'adapter cet opus, probablement le plus fort de ce vaste ensemble qu'est la tétralogie *Le Sang des promesses* qui s'inscrit déjà de force dans les pages de la dramaturgie québécoise. Ce qui sur les planches donnait droit à une mise en scène sensible des plus imaginatives (chorégraphie des chaises et des échelles évoquant tantôt un accouchement, tantôt des funérailles, jet d'eau figurant un massacre sanglant) se transforme ici en un brassage visuel aussi incohérent qu'impardonnable. C'est comme si Villeneuve, voulant à tout prix éviter les pièges du théâtre filmé et de la frontalité, découpait l'action un peu au hasard, offrant inutilement différents points de vue sur l'événement (il faut voir entre autres la scène de la lecture du testament, certaines séquences de déambulation et le moment où l'oncle, après avoir renié sa sœur, repose sur un rocher).

Et là où l'on reconnaît l'homme de la publicité, c'est dans la manie d'esthétiser des propos qui nécessiteraient davantage de retenue et de pudeur. Le court-métrage *Next Floor*, film grotesque (aux sens propre et figuré), film avare d'une durée de 8 minutes, film glouton dont les coûts de production se sont élevés à plus de 800 000 \$ (sans compter ceux reliés à sa publicité), tentait de dénoncer acerbement la surconsommation. À 1666,67 \$ la seconde, ladite dénonciation perdait tout de même un peu de crédibilité...



Esthétiser des propos qui nécessiteraient davantage de retenue

Sans revenir non plus sur le débat qui l'a entouré, quoiqu'encore pertinent à l'aube de la sortie d'**Incendies**, **Polytechnique** demeurerait d'une inconséquence et d'une obscénité rares tant au niveau de la forme (suresthétisation d'un trauma collectif, poétisation du monstrueux), que du contexte de production (tournage dans les deux langues officielles du pays, récoltes emplissant les poches des frères Rémy et de la compagne de l'un d'eux, qui a trouvé le moyen de se donner le rôle principal). Le prologue d'**Incendies** constitue ainsi la parfaite continuité formelle des deux films précédents : dans un somptueux travelling à la photographie éblouissante (signée André Turpin, qui nous montre une fois de plus toute l'étendue de son talent), sur une chanson de Radiohead, un gamin, futur tueur fou, regardant la caméra, se fait raser les cheveux par un groupe de combattants en guise d'initiation. Viennent s'insérer par la suite des scènes sensationnalistes et outrancières (enfants sauvagement assassinés, cadavres et litres d'hémoglobine). Tout cet effroi, qui n'était qu'évoqué par la parole dans la pièce, procédé d'autant plus terrifiant, devient ici graphiquement montré (décidément Villeneuve ignore tout de la présence du hors-champ...), esthétisé, looké.

Et quand une œuvre nous parle de guerre sur fond sonore pop-rock avec le même langage visuel que celui de la pub et du clip, force est d'interroger la conscience morale de son créateur (n'est pas Coppola qui veut). Et sous cet angle, le film fait office d'une réelle tragédie. Sorte de braise émotionnelle par rapport à la création originale tout en flammèches d'ingéniosité, **Incendies** pétarade dans de grosses flammes et sent déjà le brûlé.

■ Canada [Québec] 2009, 127 minutes — **Réal.** : Denis Villeneuve — **Scén.** : Denis Villeneuve, d'après la pièce *Incendies* de Wajdi Mouawad — **Images** : André Turpin — **Mus.** : Grégoire Hetzel — **Son** : Jean Umanski, Emanuelle Villard — **Dir. art.** : André-Line Beauparlant — **Cost.** : Sophie Lefebvre — **Int.** : Lubna Azabal (Nawal Marwan), Mélissa Désormeaux-Poulin (Jeanne Marwan), Maxim Gaudette (Simon Marwan), Rémy Girard (notaire Lebel) — **Prod.** : Kim McCraw, Luc Déry — **Dist.** : Séville.